

au moins pour huit jours, puisque je vais en être privée pendant 4 à 5 ans ; rapportez-moi des rubans blancs pour me faire des jarrettières, parce que c'est l'usage que les jeunes gens les ôtent à la mariée, il les faut de soie et un peu larges ».

La prochaine lettre, datée du 8 octobre, vient de Florence, où les Gilkens étaient arrivés après un voyage heureux, sans accidents et sans beaucoup de fatigue. La jeune femme, qui signait avant son mariage Joséphine, s'appelle maintenant Ernestine, probablement par sympathie pour son mari Ernest. Elle est enchantée de Florence, habite une maison dans une des plus belles rues et de sa fenêtre elle découvre les « deux plus belles églises, qui sont le superbe et énorme bâtiment du dôme (qui prend plus de place que notre grand jardin de Bettendorf) et celle qui s'appelle l'Annonciade ». Celle-ci était à quatre pas de sa maison, c'est là qu'elle va à la messe. La musique de l'opéra à laquelle elle a assisté était délicieuse, elle y a rencontré des dames très aimables qui parlaient le français. En décembre, le climat encore fort agréable, lui permettait de dîner la fenêtre grande ouverte. « Quoique je comprenne déjà l'italien et que même je me fasse assez entendre dans cette langue charmante, je préfère converser avec les personnes qui parlent le français ; à cet effet j'ai plus de plaisir à voir l'épouse du Ministre de Lucques, les cousines de mon mari et autres semblables ». « Quant à ma santé, elle est aussi bonne qu'elle peut l'être dans la circonstance d'entrer un de ces jours dans mon cinquième mois ; je souffre un peu de la surabondance de sang et du vertige ; le médecin a jugé à propos de ne plus différer la saignée. Dieu fasse que cela aille bien jusqu'au bout ; on me trouve déjà bien arrondie ».

Les détails de l'écriture d'une lettre du 1^{er} février 1803 contrastent avec ceux du passé. Elle a plus de caractère, de sorte qu'on est tenté de croire que la jeune femme est devenue plus sûre d'elle-même et aussi plus autoritaire. Elle décrit avec une élégante franchise sa vie journalière : « Que voulez-vous, chère amie, que je vous dise de mes occupations, ce sont celles d'une femme qui ayant très peu à faire au logis, où elle reçoit des amis, parle, rit et badine, apprend un peu à broder, passe la plus grande partie de son temps à s'amuser en société et au théâtre, où nous allons tous les soirs. Je ne vous dirai rien de mes connaissances, elles ne peuvent vous intéresser faute de les connaître ; qu'il vous suffise de savoir, ma bonne amie, que le sentiment n'y entre pour rien et que les coeurs d'ici ne sont point fermes comme les nôtres, les femmes se lient, mais ne s'aiment pas, les hommes s'attachent à nous presque toujours à mauvais dessein, de façon qu'il faut toujours être sur la défensive ».

Ayant été admise au Casino des nobles et ayant eu sa présentation formelle à la Cour, Ernestine est devenue entièrement florentine. Elle a été quelquefois en carrosse au Corso, s'est masquée deux fois en officier anglais et s'est divertie au carnaval autant que son état le permettait. Le Corso a été à deux files, il y avait des centaines, peut-